

## Sommaire

Page 1

### Editorial

#### Nouveautés sur le Cambodge

Page 2

#### Nouveautés sur le Vietnam

#### Nouveautés sur le Laos

#### Autres nouveautés

Page 3

### Le livre du mois

#### L'Annam sanglant

#### de Albert de Pouvourville

par Jean-Jacques Donard

Page 4 - 8

### Texte intégral

#### Trois journées de guerre en Annam

#### de Pierre Loti (2<sup>ème</sup> partie)

Page 9

### Bande dessinée

#### Traffic en Indochine

#### de Laurent Rullier

#### et Stanislas Barthélémy

par Pierre Andricq

Page 10

### Portrait d'écrivain

#### Pierre Olivieri

par Maria Angélès Garcia

Page 11 - 12

### Pages libres

#### Tourmenté à Phnom Penh (2005)

#### de Nicolas Finet

## Editorial

Au-delà de nos attentes, et de nos espérances, vous êtes plus d'une centaine, déjà, à vous être abonnés à *La Lettre du Mékong*. L'éditorial de ce deuxième numéro se devait de commencer par vous remercier de ces nombreux messages d'encouragement et de sympathie que vous nous avez adressés au fil de la diffusion de notre premier numéro. Un écho enthousiaste que nous renvoyent de nombreux lecteurs du Cambodge où cette revue est née, de France aussi bien entendu; mais encore, et ce n'est pas la moindre de nos satisfactions : du Vietnam, du Laos, et même de Thaïlande et du Japon, consacrant par là la vocation (et l'ambition) régionale de cette Lettre. Au sommaire de cette deuxième livraison, les rubriques auxquelles nous comptons vous attacher : nouvelles parutions de langue française sur ces pays du Sud-Est asiatique, livre du mois : *L'Annam sanglant* d'Albert de Pouvourville; réédition de textes dans leur intégralité : le 2<sup>ème</sup> volet de *Trois journées de guerre en Annam* de Pierre Loti; portrait d'écrivain: celui de Pierre Olivieri (auteur de *Marco Polo, mon vrai voyage en Chine*); page " bande dessinée " qui sera présentée en alternance avec la page " poésie ". Mais encore, dès à présent, une nouvelle rubrique : les " pages libres " de *La Lettre du Mékong* ouvertes ce mois par *Tourmenté à Phnom Penh (2005)*, un texte que nous offre Nicolas Finet, voyageur infatigable et observateur de l'Asie depuis plus de 20 ans.

## Nouveautés sur le Cambodge

**Besançon, Anne-Marie et Vincent** - *Angkor, carnets du Cambodge* - Paris : Magellan & Cie, 2005 - 79 pages - 2-914330-41-3 - 25 € (Récit de voyage).

*Cambodge soir : chroniques sociales d'un pays au quotidien* - dir.

**Grégoire Rochigneux** - La Courneuve : Aux lieux d'être, 2005 - 200 pages - 2-916063-00-5 - 17 € (Documentaire).

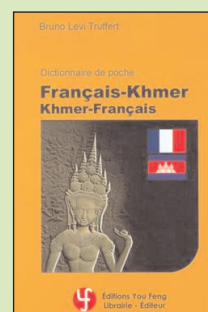
**Kaplanian, Patrick** - *Le Cambodge* - Paris : Ed. de l'Adret, 2005 - 240 pages - Coll. Les guides Peuples du monde - 2-907629-67-0 - 15 € (Guide touristique).

**Levi Truffert, Bruno** - *Français-khmer, khmer-français : dictionnaire de poche* - Paris : Libr. You-Feng, 2005 - 231 pages - 2-84279-261-0 - 15 € (Dictionnaire).

**Pou, Saveros** - *Dictionnaire vieux khmer-français-anglais* - Paris : L'Harmattan, 2005 - XXV-732 pages - Coll. Les Introuvables/Hors-série - 2-7475-7345-1 - 68 € (Dictionnaire).

**Selly, Giova** - *Rencontre au pays khmer* - Paris : J'ai lu, 2005 - 187 pages - Coll. J'ai lu/Escale romance - 2-290-34250-5 - 4 € (Roman).

**Van Ouch, Cédric** - *Khmer express : pour voyager au Cambodge : guide de conversation, les premiers mots utiles, culture, renseignements pratiques, grammaire et phonétique* - Paris : Dauphin, 2005 - 190 pages - Coll. Langue express - 2-7163-1277-X - 12.20 € (Guide de conversation).



## La Lettre du Mékong

Phnom Penh - Cambodge

editionducargo@yahoo.fr

Comité éditorial: Pierre Andricq - Jean-Jacques Donard

Maria Angélès Garcia

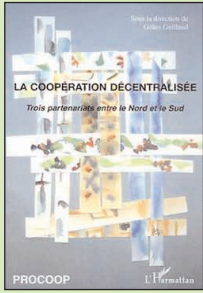
Contributions: Nicolas Finet

Mise en page : Pierre Andricq

Diffusion électronique: 122 exemplaires

# Nouveautés

## Nouveautés sur le Vietnam

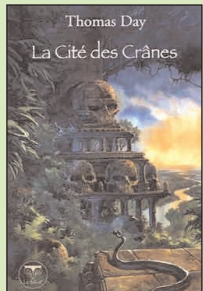


*La coopération décentralisée : échanges et réflexions à partir de trois partenariats entre le Nord et le Sud : le département Ille-et-Vilaine avec la région de Mopti au Mali, la ville de Hanoi au Vietnam avec la région Ile-de-France, la région Champagne-Ardenne avec la région de l'Oriental au Maroc* - dir. **Gilles Guillaud** - Paris : L'Harmattan, 2005 - 260 pages - 2-7475-8363-5 - 23 €.

**Ray, Nick & Yanagihara, Wendy** - Vietnam - Paris : Lonely planet, 2005 - 540 pages - Coll. Guide de voyage - 2-84070-272-X - 23 € (Guide touristique).

Vietnam - Paris : Nouvelles éditions de l'Université, 2006 - 416 pages - Coll. Petit futé - 2-7469-1460-3 - 14 € (Guide touristique).

## Nouveautés sur le Laos



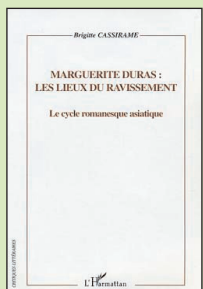
**Day, Thomas** - *La cité des crânes : (et autres magies du Sud-Est asiatique)* - Avon, le Béal, 2005 - 258 pages - 2-84344-065-3 - 14 € (Roman).

**Gloaguen, Philippe** - *Cambodge, Laos : 2006-2007* - Paris : Hachette Tourisme, 2005 - 399 pages - Coll. guide du routard - 2-01-240390-5 - 14,90 € (Guide touristique).

**Nilsson, Christine** - *Cambodge, Laos, Mekong song* - Ustaritz: Harfang, 2005 - 2-913721-03-6 - 29.50 € (Guide touristique).

**Souvannaphouma, Mangkra** - *Laos : autopsie d'un royaume disparu* - Paris : J. Picollec, 2006 - 400 pages - 2-86477-220-5 - 30 € (Récit).

## Autres nouveautés



**Ayrolles, Léopold-Henry** - *L'Indochine ne répond plus* - Paris : Indo éditions, 2005 - 283 pages - Coll. Mémoires - 2-914086-11-3 - 20 € (Récit).

**Béatrix, Asma** - *L'Etat entre idolâtrie et iconoclasme : étude comparative de l'Etat en Europe, en Asie du Sud-Est et au Moyen-Orient* - Paris : Karthala, 2005 - 237 pages - Coll. Tropiques - 2-84586-647-X - 23 € (Essai).

**Bottazzi, Menotti & Savard, Aimé** - *Menotti Bottazzi : de la mine de Bollwiller aux rives du Mékong : entretiens avec Aimé Savard* - Beaume : la Toison d'or, 2005 - 211 pages - Coll. Itinéraires militants - 2-913122-17-5 - 20 € (Entretiens).

**Brunet, Jean-Christophe** - *Gendarmes-parachutistes en Indochine : 1947-1953* - Paris : Indo éditions, 2005 - 345 pages - Coll. Histoire - 2-914086-25-3 - 25 € (Documentaire).

**Cassirame, Brigitte** - *Marguerite Duras, les lieux du ravissement : le cycle romanesque asiatique, représentation de l'espace* - Paris : L'Harmattan, 2004 - 312 pages - Coll. Critiques littéraires - 2-7475-6986-1 - 27,50 € (Essai).

*Catalogue Yvert et Tellier de timbres-poste. 2-2, Pays indépendants d'Afrique, Cambodge, Laos : Algérie à Laos : cent dixième année* - Ed. 2006 - Amiens : Yvert et Tellier, 2005 - 1024 pages - 2-86814-148-X - 19.90 € (Catalogue).

**Fouquet-Lapar, Philippe** - *Hoa Binh : De Lattre attaque en Indochine (novembre 1951-février 1952)* - Paris : Economica, 2005 - 200 pages - Coll. Campagnes & stratégies - 2-7178-5101-1 - 23 € (Documentaire).

**Franchini, Philippe** - *Les mensonges de la guerre d'Indochine* - Paris : Perrin, 2005 - 478 pages - 2-262-02345-X - 21 € (Essai).

**Kissinger, Henry** - *Sortie de crise : Kippour 1973, Vietnam 1975* - Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par Marie-France de Paloméra - Paris : Fayard, 2005 - 350 pages - 2-213-62407-0 - 24 € (Récit).

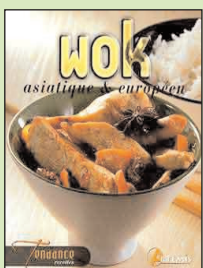
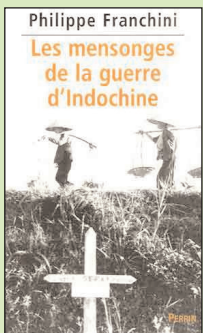
**Koninck, Rodolphe de** - *L'Asie du Sud-Est* - Paris : Armand Colin, 2005 - 361 pages - Coll. U - 2-200-26774-6 - 30 € (Essai).

*L'affaire Henri Martin et la lutte contre la guerre d'Indochine : actes de la journée d'étude tenue à Paris, salle Olympe de Gouges, Mairie du XIe, Paris le 17 janvier 2004* - dir. **Alain Ruscio** - Pantin : Temps des cerises, 2004 - 235 pages - 2-84109-500-2 - 20 € (Actes).

*Les soldats perdus* - préambule et introduction **André Saint-Georges** - Paris : Indo éditions, 2005 - 486 pages - Coll. Mémoires - 2-914086-24-5 - 25 € (Récit).

**Leyx, André** - *Un spahi raconte la guerre d'Indochine, 1952-1954* - Issy-les-Moulineaux : Muller, 2005 - 288 pages - 2-904255-61-3 - 21 € (Récit).

*Wok asiatique et européen* - Paris : Artémis, 2005 - 62 pages - Coll. Tendance recettes - 2-84416-328-9 - 6,80 € (Documentaire).



# Le livre du mois

**L'Annam sanglant** de Albert de Pouvourville

Editeur

**Editions Kailash**

69, rue Saint-Jacques  
75005 - Paris - France

Date de réédition

**1996**

avec une postface de  
Xavier Legrand-Ferronnière

Première édition

**1890**

Collection

**Les Exotiques**

Pagination

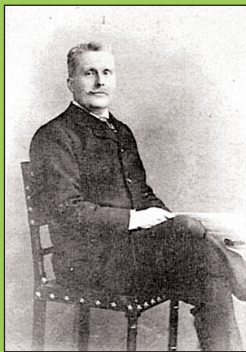
**223 pages**

I.S.B.N

**2-909052-75-3**

Prix

**10,37 €**



## Ouvrages disponibles du même auteur...

Le cinquième bonheur

Paris : Kailash, 2004 - 302 pages

Coll. Les exotiques - 2-84268-107-X - 12 €

L'heure silencieuse

Postface de Xavier Legrand-Ferronnière

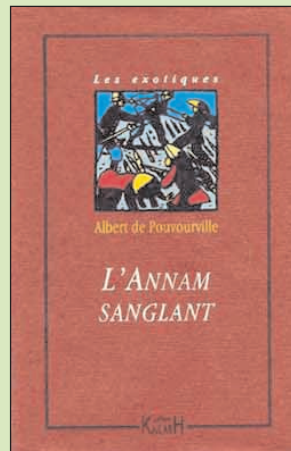
Paris : Kailash, 1996 - 200 pages

Coll. Les exotiques - 2-909052-58-3 - 10,37 €

La voie rationnelle

Paris : Ed. traditionnelles, 1984 - 269 pages

2-7138-0083-8 - 22,9 €



Albert Puyou de Pouvourville (1861-1939) fait partie de la cohorte des meilleurs écrivains de l'Indochine et le coup d'envoi de sa carrière littéraire en France a été, en 1897, la publication du roman " L'Annam sanglant ". La version première de cette œuvre épique, intitulée " De l'autre côté du mur ", qui date de 1890 (et avait paru à Haïphong), et son activité militaire au Tonkin situent l'écrivain dans la lignée des conquérants et des premiers littérateurs de l'Indochine, comme Jules Boissière et Claude Farrère.

On distinguait alors les cinq régions de la péninsule indochinoise : le Cambodge, le Laos, la Cochinchine, le Tonkin et l'Annam. Cette province, correspondant en gros au centre du Vietnam actuel, était le siège de la monarchie viêt depuis le quinzième siècle, après une longue occupation chinoise. Les Français commencèrent à y intervenir en 1787, mais c'est près de deux siècles plus tard, en 1884, qu'ils établirent un protectorat sur l'Empire annamite (qui restera cependant sous l'autorité nominale des monarques locaux), au prix de batailles sanglantes. Le prétexte avait été de mettre fin aux exactions des fameux Pavillons noirs et jaunes, bandes d'irréguliers Chinois régnant en maître dans certaines parties du Tonkin, lequel dépendait alors de l'Annam. La France occupa rapidement Hanoï et, l'année suivante, força l'Annam à accepter le protectorat français. C'est précisément la campagne militaire décisive de 1883 que décrit ce roman. Le plus curieux dans cette affaire est que toute la bataille est vue du côté indochinois et même chinois (le chef des brigands, Ong-Luu), avec un luxe de détails " exotiques " qui laisse pantois. Fêru de culture chinoise, Pouvourville (qui se fera appeler plus tard " Matgioï ", l'œil du jour en chinois) ne nous fait grâce d'aucune déesse de l'Empire du milieu, d'aucun nom compliqué ni d'aucun symbole et ses descriptions des sculptures de temples, par exemple, sont vite fastidieuses. C'est une des faiblesses de ce roman, par ailleurs passionnant à lire pour ses scènes d'action, car il décrit avec brio un épisode crucial de la conquête de l'Indochine, vécu de près par l'auteur (même s'il ne fut pas un témoin direct des événements) : le débarquement des troupes du commandant Rivière à Hanoï, la mort de celui-ci au combat, l'arrivée de l'amiral Courbet et la prise de Son-Tay par les Français. Avec cette œuvre marquante, qui pointe la confrontation extrême entre les civilisations asiatique et occidentale, Pouvourville inaugure une série d'écrits romanesques et poétiques qui mettront presque tous en scène sa connaissance et sa passion des cultures chinoise et indochinoise, faisant de lui un des meilleurs représentants de l'asiatisme dans la littérature française contemporaine.

**Jean-Jacques Donard**

Chronique " Que lire cette semaine? "

publiée par Cambodge Soir

le 10 août 2005

# Texte intégral

Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (2<sup>ème</sup> partie)

Récit publié  
 In **Figures et choses qui passaient**  
 Paris : Calman-Lévy, 1898



Le troisième et dernier volet de ce récit sera  
 publié dans le prochain numéro  
 de La Lettre du Mékong.

## II

### A terre. Dans le campement des marins de “ l’Atalante ”.

Nuit du 20 août.

Sept heures du soir.

Déjà la nuit. Près d'un petit feu qui brûle par terre, deux officiers de l'escadre sont assis dans des fauteuils dorés, d'une forme asiatique; c'est dans l'enceinte d'un fort, sur le sable, au milieu de débris, de tessons, de lambeaux quelconques. Derrière eux, une tente qu'on a faite à la hâte avec les premières choses trouvées sous la main : vieilles voiles, lambeaux de pavillons jaunes ou de draperies de soie brodée; le tout soutenu par des lances, des avirons cassés, des bambous, ou des hampes d'étendard bariolées d'or. Des matelots vont et viennent dans l'obscurité, en maraude pour se composer un souper; leurs pas ne font pas de bruit sur ce sable, et ils ne causent guère non plus; c'est une espèce de calme un peu lourd qui s'est fait partout, en eux-mêmes comme ailleurs, à la tombée de cette nuit. Ces choses presque somptueuses, cette tente et ces lances, ces dorures au milieu de ce désarroi, tout cela prend, avec le soir, un faux air de grandeur. Vaguement tout cela fait songer à des scènes du passé, à des pillages, à des invasions de l'Asie ancienne... Et les deux officiers qui sont là, dans leurs fauteuils de cour, se communiquent cette impression qui leur est venue; ils se le disent, en riant d'eux-mêmes, naturellement, en tournant en plaisanterie leur idée, par habitude de toutes les situations et par esprit moderne de tout gouailler. Au fond, ils éprouvent bien ce sentiment-là, qui les charme un peu : veillée dans quelque camp d'Attila ou de Tchengiz... Et le rapprochement est juste, car, si l'époque est changée, les mots aussi, les faits en eux-mêmes sont restés pareils. Impossible cependant de continuer gaîment la causerie. On ne sait pourquoi, le silence revient. On pense à toute cette région déjà noire, qui entoure les murs bas du fort, et où sont éparpillés des morts à longs cheveux... Vraiment, ces grandes chevelures rudes donnent à ces cadavres de soldats des physionomies très particulières. Dans ce silence et ce repos, mille détails vous reviennent en tête; on a la conception plus nette des choses, on est obsédé maintenant par l'horrible de ce qu'il a fallu faire. La journée a été rude. On repasse lentement, heure par heure, cette succession de souvenirs. D'abord, ce débarquement plein d'incertitudes, au petit jour, au milieu des brisants de la plage : les matelots, dans l'eau jusqu'à la ceinture, secoués par les lames, trébuchant, mouillant leurs munitions et leurs armes. Mauvais début. Et puis, tout le monde était arrivé au complet sur le sable, malgré les balles et la pluie de bombettes que des gens invisibles, cachés derrière les dunes, lançaient d'en haut. Vite, on avait commencé à monter et à courir en gardant un silence de mort. Et puis, tout à coup, dans une ligne de tranchée, merveilleusement établie, qui semblait entourer toute la presqu'île, on avait trouvé des gens qui guettaient, tapis comme des rats

# Texte intégral

Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (2<sup>ème</sup> partie)

sournois dans leurs trous de sable : des hommes jaunes, d'une grande laideur, étiques, dépeñaillés, misérables, à peine armés de lances, de vieux fusils rouillés, et coiffés d'abat-jours blancs. Ils n'avaient pas l'air d'ennemis bien sérieux; on les avait délogés à coups de crosses ou de baïonnettes. Quelques-uns s'étaient enfuis, vers le nord, laissant tomber leurs provisions, leurs petits paniers de riz, leurs chiques de bétel. Et tout cela, qui s'était passé très vite, très vite, en quelques secondes, défilait maintenant, en souvenir, avec une lenteur et une précision de détails qui étaient étranges... Ensuite le commandant supérieur du corps de débarquement avait donné l'ordre à cette compagnie de l'Atalante de monter tout au bout de la dune et de s'emparer du fort de droite sur lequel flottait le pavillon jaune d'Annam. On était monté à la course toujours, un peu en désordre; les matelots lancés y allaient comme des enfants. Puis brusquement ils s'étaient arrêtés, reculant de deux pas... Une nouvelle tranchée remplie de têtes humaines !... Toutes ces figures venaient de surgir à la fois, sous une rangée de chapeaux chinois de forme abat-jour; leurs petits yeux à coins retroussés regardaient avec une expression fausse et féroce, dilatés par une vie intense, par un paroxysme de rage et de terreur. C'étaient ceux-ci qu'on avait aperçus de l'escadre, et qu'on avait suivis anxieusement de là-bas, au bout des longues-vues. Ils ne ressemblaient plus du tout aux pauvres hères de la tranchée basse; c'étaient des hommes très beaux, vigoureux, trapus; des têtes carrées, militaires, vraies têtes de Huns, avec des cheveux longs et de petites barbiches pointues à la mongole. Correctement équipés, portant leur provision de balles dans des petits paniers de jonc passés au bras, comme des ménagères qui vont au marché, ils restaient là, barrant le passage, attendant, ne disant rien, et ne bougeant pas : c'étaient les soldats réguliers d'Annam, et ils devaient être braves, pour avoir tenu depuis hier sous le feu terrible des obus. Mal armés, il est vrai; mais on ne pouvait guère juger cela à première vue : des lances ornées de touffes de poils rouges, des grands coutelas affreux, emmanchés sur des hampes, et des fusils à pierre, la baïonnette au bout. Un instant d'hésitation et de peur chez ces grands enfants étourdis, les matelots, la surprise, sans doute, la surprise de ces têtes jaunes, de ces physionomies jamais vues, et rencon-

-trées là face à face, émergeant de leur fossé de sable. C'est grave quand cela prend, ces peurs-là. Les hommes d'Annam s'étaient redressés davantage, comme prêts à sortir de leurs trous. L'instant devenait suprême. Ils étaient à peine trente, eux, les premiers montés, en présence de tout ce monde jaune; les autres restaient encore à mi-côte, trop loin pour les soutenir. Et précisément, malgré leurs airs de grands garçons et leurs tournures carrées, ces matelots de la section de tête étaient des très jeunes, presque tous des enfants d'une vingtaine d'années, pêcheurs bretons qui avaient quitté leur village au printemps dernier et n'avaient jamais vu pareille fête. On leur avait parlé des chausse-trapes, des trous garnis de pointes que les Chinois dissimulent sous les pas; on leur avait même donné des cordes à noeuds, en leur expliquant le jeu de ces pièges et la manière d'en sortir. Et ces choses leur revenaient à l'esprit, avec la tête du commandant Rivière plantée au bout d'une pique, et la mort des prisonniers suppliciés... Oui, ils avaient bien vraiment un peu peur. Le lieutenant de vaisseau qui commandait cette compagnie de l'Atalante s'était mis à leur crier : " En avant ! " à leur dire très vite une foule de choses pour les entraîner. Il avait avec lui un brave second maître de manoeuvre, appelé Jean-Louis Balcon, qui avait déjà guerroyé en Chine, et qui, lui, cherchait à entraîner l'aile gauche par une rapide et bizarre harangue de matelot. Et les têtes qui regardaient derrière la tranchée écarquillaient leurs petits yeux obliques, hésitant encore, se demandant si le moment était bien venu de se ruer sur ces Français... Tout cela, qui est très long à dire, n'avait pas duré deux minutes. Mais, de l'escadre, on avait vu aussi ce mouvement d'hésitation, et on l'avait suivi avec une poignante inquiétude. Enfin, tout d'un coup, les matelots avaient été enlevés par je ne sais quelle parole meilleure, quel sentiment de rage ou de devoir. Ils s'étaient jetés en avant, tête baissée, avec des cris, contre les gens d'Annam. Ceux-ci s'étaient attendus à une attaque à l'arme blanche, ayant vu briller les baïonnettes des Français. Mais non, les " magasins " des fusils étaient chargés, et ce fut un " feu à répétition ", un de ces feux rapides, foudroyants, des " kropatschek ", qui s'abattit sur eux comme une grêle. Ils tombaient en faisant voler du sable, et maintenant ils avaient trouvé eux aussi des voix aiguës pour crier; ils s'affolaient,

# Texte intégral

Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (2<sup>ème</sup> partie)

ne savaient plus se servir de leurs lances; cette rapidité de nos armes leur jetait une immense stupeur. Non, ils n'avaient rien imaginé de pareil - des fusils encore plus effrayants et d'un jeu plus mystérieux que les canons d'hier ! ... Alors ils avaient été pris de cette terreur sans nom des choses incompréhensibles, fatales, contre lesquelles on sent qu'il n'y a rien à faire, et la panique des déroutes avait commencé à les gagner tous comme le feu gagne une traînée de poudre. Ils fuyaient en criant, se renversant les uns les autres dans leur tranchée étroite. Et les matelots, la petite poignée d'hommes, tout à fait enfiévrés à présent par la fumée, par le soleil, par le sang, couraient après eux, et montaient toujours. En quelques secondes on était arrivé tout en haut des dunes, devant le fort. Des soldats à têtes de Huns, qui le gardaient, cachés derrière les talus, en étaient sortis par un mouvement brusque, comme des diables qui sortent d'une boîte, et avaient fait feu à bout portant. Par une de ces chances extraordinaires, comme nous en avons ce matin-là, ils n'avaient blessé personne, et tout de suite ils s'étaient sauvés en désordre, gagnés eux aussi par la contagion de la peur. Alors le lieutenant de vaisseau commandant, aidé toujours du second maître Jean-Louis Balcon, avait arraché le pavillon jaune d'Annam, le pavillon noir du mandarin, et hissé à leur place celui de France. Ce fort était le point culminant de la presqu'île; on l'avait immédiatement aperçu de partout, ce petit pavillon français; de la plage et de l'escadre, les matelots, qui étaient à ce moment très expansifs, l'avaient salué par des cris de joie. C'était le premier, flottant sur cette terre de Tu-Duc; ce n'était rien et c'était beaucoup : un signe d'espoir, visible là pour toute la petite troupe française, et, pour les autres, le présage de la déroute. Du haut de ce fort, où les hommes de l'Atalante venaient en courant se grouper, on voyait de loin tout le corps de débarquement, la compagnie du Bayard, l'artillerie, l'infanterie de marine, les matas indigènes se masser sur les dunes pour commencer leur grand mouvement d'ensemble vers les forts du sud. On suivait cela du coin de l'oeil; mais on avait surtout à s'occuper des fuyards de la tranchée, qui redescendaient tous sur l'autre versant de sable, du côté de l'intérieur, de la grande lagune, et qui, à un moment donné, pourraient se grouper pour revenir. Ils

s'étaient réfugiés à gauche, dans un village qui était là, au pied du fort. Un village très riant sous le soleil, avec des maisonnettes blanches bariolées à la chinoise; avec de beaux arbres exotiques et des jardins fleuris; avec des pagodes anciennes, aux murs ornés de faïences de mille couleurs, aux toits tout hérissés de monstres. Oh ! les malheureux fuyards !... L'instant d'après, ce village flambait. Un obus de l'escadre était tombé au milieu, justement dans des cases de paille... Murailles de planches peintes, fines charpentes de bambous, cloisons de rotins à jour, tout cela s'était allumé presque à la fois; les flammes passaient d'une maison à l'autre, si vite, qu'on n'avait pas le temps de les voir courir. Au milieu de la lumière matinale, qui était fraîche et bleue, ces flammes étaient d'un rouge extraordinaire; elles n'éclairaient pas, elles étaient sombres comme du sang. On les regardait se tordre, se mêler, se dépêcher de tout consumer; les fumées, d'un noir intense, répandaient une puanteur âcre et musquée. Sur les toits des pagodes, au milieu des diableries, parmi toutes les griffes ouvertes, toutes les queues-fourchues, tous les dards, cela semblait d'abord assez naturel de voir courir les langues rouges de feu. Mais tous les petits monstres de plâtre s'étaient mis à crépiter, à éclater, lançant de droite et de gauche leurs écailles en porcelaine bleue, leurs yeux méchants en boules de cristal, et ils s'étaient effondrés, avec les solives, dans les trous béants des sanctuaires. Les matelots devenaient difficiles à retenir; ils voulaient descendre dans ce village, fouiller sous les arbres, en finir avec les gens de Tu-Duc. Un danger inutile, car évidemment les pauvres fuyards allaient être obligés d'en sortir et de se sauver ailleurs, à moitié roussis, dans une plus complète déroute. Pendant ce temps-là, vers le sud, s'accélérait le mouvement combiné des autres troupes françaises; là-bas comme ici les ennemis fuyaient, et l'un après l'autre, tombaient les pavillons jaunes d'Annam. La grande batterie du Magasin-au-Riz était prise, les villages de derrière brûlaient avec des flammes rouges et des fumées noires... Et on s'étonnait de voir tous ces incendies, de voir comme tout allait vite et bien, comme tout ce pays flambait. On n'avait plus conscience de rien, et tous les sentiments s'absorbaient dans cette étonnante fièvre de détruire. Après tout, en Extrême Orient, détruire, c'est la première loi de la guerre. Et puis, quand

# Texte intégral

Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (2<sup>ème</sup> partie)

on arrive avec une petite poignée d'hommes pour imposer sa loi à tout un pays immense, l'entreprise est si aventureuse qu'il faut jeter beaucoup de terreur, sous peine de succomber soi-même. Maintenant, au milieu de ces matelots de l'Atalante, qui s'étaient arrêtés en haut des dunes n'ayant plus rien à faire, un fort annamite venait d'envoyer trois boulets, parfaitement pointés, qui, par une rare chance, avaient traversé les groupes sans toucher personne, et ils y avaient à peine pris garde, les matelots, tant ils étaient occupés à regarder le grand spectacle de la déroute s'achever presque tout seul, à leurs pieds, sur l'étendue chaude des sables... En effet, l'exode des soldats de Tu-Duc s'échappant du village en feu, ne s'était guère fait attendre. Soudainement on les avait vus paraître, se masser, à la sortie des maisons, hésitant encore, se retroussant très haut pour mieux courir, se couvrant la tête, en prévision des balles, avec des bouts de planches, des nattes, des boucliers d'osier - précautions enfantines, comme on en prendrait contre une ondée. Et puis, ils étaient partis à toutes jambes. On en voyait d'absolument fous, pris d'un vertige de courir, comme des bêtes blessées; ils faisaient en zigzags, et tout de travers, cette course de la terreur, se retroussant jusqu'aux reins d'une manière comique; leurs chignons dénoués, leurs longs cheveux leur donnaient des airs de femme. D'autres se jetaient à la nage dans la lagune, se couvrant la tête toujours avec des débris d'osier et de paille, cherchant à gagner les jonques. Et, dans le village en feu, on en voyait de brûlés, à terre, par petits tas. Quelques-uns n'avaient pas fini de remuer : un bras, une jambe se raidissait tout droit, dans une crispation, ou bien on entendait un grand cri horrible. A peine neuf heures du matin, et déjà tout semblait fini; la compagnie du Bayard et l'infanterie venaient d'enlever là-bas le fort circulaire du Sud, armé de plus de cent canons; son grand pavillon jaune, le dernier, était par terre, et de ce côté encore les fuyards affolés se jetaient en masse dans l'eau des lagunes. En moins de trois heures, le mouvement français s'était opéré avec une précision et un bonheur surprenants; la défaite du roi d'Annam était achevée. Le bruit de l'artillerie, les coups secs des gros canons avaient cessé partout; les bâtiments de l'escadre ne tiraient plus, ils se tenaient tranquilles sur l'eau très bleue. Et puis, une foule d'hommes vêtus

de toile blanche s'était répandue en courant dans les mâtures; tous les matelots restés à bord étaient montés dans les haubans, face à la terre et criaient ensemble : " Hurrah ! " en agitant leurs chapeaux. C'était la fin. A l'approche de midi, tous les gens de l'Atalante avaient peu à peu rallié ce petit fort qu'ils devaient occuper jusqu'au lendemain, par ordre du commandant supérieur. Ils étaient très épuisés de fatigue, de surexcitation nerveuse et de soif. Les dunes roses miroitaient d'une manière insoutenable sous ce soleil, qui était au zénith; la lumière tombait d'aplomb, éblouissante, et les hommes debout ne projetaient sur le sable que des ombres toutes courtes, qui s'arrêtaient entre leurs pieds. Et cette grande terre d'Annam, qu'on apercevait de l'autre côté de la lagune, semblait un Eden, avec ses hautes montagnes bleues, ses vallées fraîches et boisées. On songeait à cette ville immense de Hué, qui était là derrière ces rideaux de verdure, à peine défendue maintenant, et pleine de mystérieux trésors. Sans doute, on irait demain, et ce serait la vraie fête. L'heure de dîner était venue, et on avait commencé à s'installer pour faire le plus commodément possible un maigre repas de campagne avec vivres de bord. Par bonheur, il y avait là, à petite distance, la case portative d'un mandarin militaire en fuite depuis la veille; une case très vaste toute en bambous et en roseaux, en treillages fins, élégants, d'une légèreté extrême. On l'avait rapprochée, avec ses bancs de rotin, ses fauteuils, et on s'y était assis bien à l'abri contre l'ardent soleil. Mauvaise surprise : le vin se trouvait court, malgré les ordres formels de l'amiral et du commandant de l'Atalante. C'était à n'y rien comprendre... Tant pis ! on avait mis un peu plus d'eau dans les bidons, et dîné très gaîment quand même. Ils avaient tous ramassé des lances, des hardes, des chapelets de sapèques, et portaient, enroulées autour des reins, de belles bandes d'étoffes de différentes couleurs chinoises (Les matelots aiment toujours beaucoup les ceintures.). Ils prenaient des airs de triomphateurs, sous des parasols magnifiques; ou bien jouaient négligemment de l'éventail et agitaient des chassemouches de plumes. Avec ce peu d'ombre et de repos, le calme s'était fait dans ces têtes très jeunes; l'excitation passée, ils s'étonnaient naïvement en eux-mêmes d'avoir pu être tout à l'heure des gens qui faisaient la guerre, des gens qui tuaient...

# Texte intégral

Trois journées de guerre en Annam de Pierre Loti (2<sup>ème</sup> partie)

L'un d'eux, entendant un blessé crier dehors, s'était levé pour aller lui faire boire, à son propre bidon, sa réserve de vin et d'eau. L'incendie du village s'éteignait doucement; on ne voyait plus que çà et là quelques flammèches rouges au milieu des décombres noirs. Trois ou quatre maisons n'avaient pas brûlé. Deux pagodes aussi restaient debout; la plus rapprochée du fort, en achevant de se consumer, avait tout à coup répandu un parfum suave de baume et d'encens. Les matelots maintenant avaient tous quitté leur toit de bambous; un peu fatigués pourtant, et aveuglés de lumière, ils erraient sous ce dangereux soleil de deux heures, cherchant les blessés pour les faire boire, leur porter du riz; les arranger mieux sur le sable; les coucher, la tête plus haute. Ils ramassaient des chapeaux chinois pour les coiffer, des nattes pour leur faire de petits abris contre la chaleur. Et eux, les hommes jaunes qui inventent pour leurs prisonniers des raffinements de supplices, les regardaient avec des yeux dilatés de surprise et de reconnaissance; ils leur faisaient : " Merci ", avec de pauvres mains tremblantes; surtout ils osaient maintenant exhaler tout haut les râles qui soulagent, pousser les lugubres : " Han ! Han !... " qu'ils retenaient depuis le matin, pour avoir l'air d'être morts. Il y avait des cadavres déjà bien affreux. Et de grosses mouches à boeufs les mangeaient. L'apaisement s'était fait partout. Là-bas, du côté de ce grand fort du Sud où la partie finale avait été jouée ce matin par la compagnie du Bayard, on n'entendait rien non plus. C'était le campement du capitaine de vaisseau commandant supérieur et, les coups de feu ayant cessé là aussi, c'est que la journée d'action était bien officiellement terminée. Quelques têtes humaines sortaient maintenant de la lagune, de dessous les vieilles jonques chavirées, regardant, avant de se risquer, si c'était bien vrai qu'on ne se battait plus; pauvres effarés, derniers des fuyards qui étaient cachés dans l'eau depuis le matin, et qui suffoquaient. La chaleur était lourde, orageuse. Les villages éloignés continuaient de brûler sans bruit. Il n'y avait plus que, de temps en temps, quelque agonie d'Annamite, quelque épisode isolé pour rompre la tranquillité de cette soirée, la monotonie de ce soleil chauffant ce sable et ces morts. Un jeune soldat ennemi, dont la poitrine était percée d'un trou profond, avait osé le premier se traîner jusqu'au campement de

l'Atalante. Ayant ouï dire comment on traitait les autres, il était venu pour demander un peu de riz. Ensuite, il s'était étendu là, aux pieds du lieutenant de vaisseau commandant, devinant une protection, ne voulant plus s'en aller. Avec beaucoup d'égards et de précautions, on l'avait emporté quand même, et couché ailleurs, parce que sa blessure était bien repoussante : à chaque mouvement de sa respiration, l'air sortait par ce trou, en faisant bouillonner un liquide affreux qui était à l'ouverture. Pas d'ambulance, pas de " Croix de Genève " en Annam. C'était tout ce qu'on pouvait faire pour eux : un peu de riz, un peu d'eau fraîche, un peu d'ombre, et puis les laisser mourir, en détournant la tête pour ne pas voir.

Cinq heures.

Un blessé s'était relevé tout à coup, parlant très fort d'un ton prophétique, ayant l'air de dire aux Français des choses qui voulaient être entendues. Alors on lui avait envoyé l'interprète. C'était une malédiction suprême contre les mandarins militaires qui avaient pris la fuite après les avoir poussés au combat, contre les Esprits des pagodes qui n'avaient pas su les protéger. Il avait dit ensuite que les Esprits des Français étaient supérieurs à ceux d'Annam, et terminé en demandant un peu de vin et de sucre. Le verre vidé, sa mâchoire était tombée avec un bruit de boîte qui s'ouvre et il était mort, en agitant ses mains comme pour faire par politesse un dernier tchin-tchin. On avait faim, malgré tout, et il avait fallu s'occuper de dîner, avant la nuit qui arrive tout d'un coup dans ces pays-là. Alors on avait mandé les boys de Saïgon, qui s'étaient mis tout de suite à fureter dans le village, comme de mauvais petits renards voleurs. En un clin d'oeil, ils avaient trouvé du riz, des assiettes, des marmites, puisé de l'eau fraîche, attrapé et plumé des poulets... Tout, ce qu'on leur demandait sortait comme par enchantement de leurs mains. Merveilleux petits domestiques, ils avaient même apporté, pour les deux officiers du fort, de beaux hamacs bleus, en filets soyeux, et ces grands fauteuils dorés dans lesquels ils venaient de s'asseoir, à la tombée du soleil, comme des souverains, commençant l'un et l'autre à repasser, dans leur tête, calmée, toute la série des scènes du jour...



# Bande dessinée

Traffic en Indochine : La vie de Victor Levallois de Laurent Rullier et Stanislas Barthélémy

Editeur  
**Les Humanoïdes associés**  
 5, passage Piver  
 75011 - Paris - France  
 Date de réédition  
**2003**  
 Première édition  
**1990**  
 Pagination  
**48 pages**  
 I.S.B.N  
**2-7316-6185-2**  
 Prix  
**10 €**

## Ouvrages disponibles de la même série...

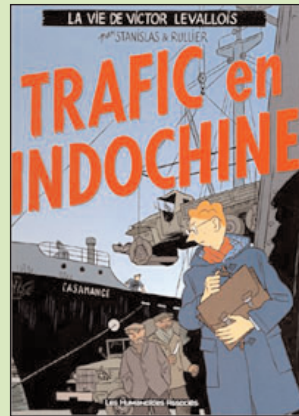
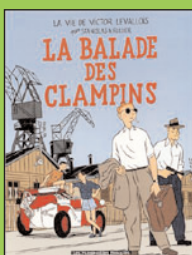
La route de Cao Bang  
 Paris : Humanoïdes associés, 2003  
 48 pages - 2-7316-6250-6 - 10 €



Le manchot de la Butte rouge  
 Paris : Humanoïdes associés, 2003  
 56 pages - 2-7316-6294-8 - 10 €



La balade des clampins  
 Paris : Humanoïdes associés, 2004  
 47 pages - 2-7316-6326-X - 10 €



Pour cette première rubrique " bande dessinée ", nous évoquons ce mois cette excellente série de *La vie de Victor Levallois* dont le premier tome a paru en 1990 aux Humanoïdes associés et qui se compose à ce jour de 4 épisodes: *Trafic en Indochine*, *La route de Cao Bang*, *Le manchot de la butte rouge* et *La ballade des clampins*. Avec cette saga, les talentueux Laurent Rullier (scénariste) et Stanislas Barthélémy (dessinateur) parviennent à nous faire revivre le Saïgon de la fin des années quarante, et nous plonger dans une ambiance empreinte d'une forte nostalgie; sans omettre toutefois dans le même temps, d'évoquer les zones les plus sombres de la présence coloniale française au Vietnam avec le cortège de trafiquants divers (de piastres en l'occurrence) qu'elle a drainée. Au point de départ de cette aventure, Victor Levallois n'est qu'un obscur aide-comptable officiant chez Lefebvre & fils, une société d'import-export. Il passe son temps à inventorier les boîtes de clous en stock à Marseille et les caisses d'éponges en partance pour Alger... Jusqu'au jour où il rencontre un vieil asiatique revenu de trente années passées en " Indo " qui, sur son lit de mort, le charge de convoier une valise de dollars à Marseille. Après les quelques péripéties qui l'attendent sur les quais du port de cette ville, notre naïf Victor Levallois se retrouve contre son gré en compagnie peu recommandable (et avec une sérieuse gueule de bois !) à bord d'un cargo marchand - le Casamance - croisant vers le Vietnam via Djibouti. Parvenu à Saïgon au sortir d'un voyage tumultueux, le jeune homme découvre les frasques de certains membres du corps expéditionnaire français, les bars louches de la ville, les congais, la vie facile et insouciant des colons... Et le très lucratif trafic de piastres. *Trafic en Indochine* que les Humanoïdes associés ont pris l'heureuse initiative de rééditer en 2003 est encore le récit haut en couleur du parcours initiatique d'un héros à la personnalité attachante et subtile, happé par le destin... Un premier épisode d'une série qui séduira adultes et adolescents et qui n'est pas sans rappeler, par les ambiances qui s'en dégagent, certains romans du fameux cycle de *la Nuit indochinoise* de Jean Hougron, qui vécut dans l'Indochine de cette même période et que nous ne manquerons pas de ré-évoquer dans la Lettre du Mékong.

**Pierre Andricq**

Chronique " Que lire cette semaine? "  
 publiée par Cambodge Soir  
 le 15 décembre 2004

# Portrait d'écrivain

Pierre Olivieri par Maria Angèles Garcia

Il a écrit à l'Humanité pour changer le monde.  
Il écrit des poèmes selon son cœur.  
Il écrit des romans pour agrandir son auditoire, limité, aux dires de l'auteur, " à sa mère, sa femme, sa fille et ses deux maîtresses "...  
Vous l'aurez compris, Pierre Olivieri a beaucoup lu, et il doit bien connaître les préceptes de son confrère Jean l'Anselme, édictés doctement dans le *Manifeste pour un art d'écrire* :

" ... Je me permets d'énoncer que, NOUS LES GRANDS POETES, on pourrait se mettre de temps en temps la tête dans le bas que cela nous rajeunirait le visage et l'intérieur ".

C'est ainsi, les pieds en l'air, remué, selon l'Anselme, " comme une bouteille de lithiné ", que notre compère passe les murailles en quête d'une vie, d'un monde, d'une écriture, toujours renouvelés, meilleurs.

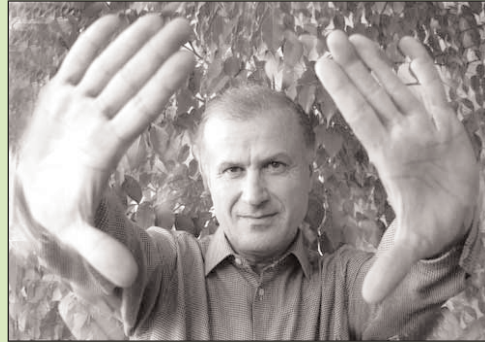
Quand il arrive en France, à l'âge de six ans, le français devient sa troisième langue maternelle; mais la langue des Pouilles, puis l'italien, vont lui impulser leur prosodie particulière perceptible dans *Chant empoisonné de la Terre du Milieu*. Tout jeune, ce catholique aux accents mystiques est révolté par le massacre des Algériens poussés dans la Seine le 17 octobre 1961. Il va d'abord se tourner vers son curé de paroisse qui ne peut pas répondre à sa colère : ce fait divers le mènera aux Jeunesses Communistes.

Ce fils de soudeur, immigré des Pouilles, entame alors de brillantes études supérieures et devient un militant actif du PCF et des 4000 logements de la cité de la Courneuve : il y sera d'ailleurs le benjamin du Conseil Municipal. Il éditera aussi des poèmes d'enfants des " 4000 " aux éditions de la Plus Haute Tour.

En 1972, à 25 ans, il rentre à l'*Huma dimanche* pour la rubrique littéraire. A 28 ans, il devient le chef de la rubrique Politique Nationale et Internationale malgré son antisoviétisme, malgré une dissidence irréductible dans la tête.

Sa première fiction, d'ailleurs, *1956 ou les comourants*, où le personnage adhère au PCF par refus de la guerre d'Algérie, puis le quitte en réaction à l'écrasement de la Hongrie, annonce sa propre rupture avec le communisme.

Son premier roman, et cela le fait rire, fut de la sorte vilipendé dans la rubrique littéraire de l'*Huma* alors même qu'il en dirigeait la rubrique politique !



© Silvia Polakova

Ces dix ans dans le ventre de la baleine lui ont révélé ce journal comme " la spermacétie noire du pouvoir ", avec sa militarisation, ses rapports de force, son double langage.

Nanti d'un cœur de parachutiste, Pierre Olivieri n'hésite pas à sauter dans le vide, à répéter l'expulsion originelle. Ce fou de l'amour fou n'en finit pas de rendre hommage aux femmes, aux mères, à sa mère, de cette première délivrance : les thèmes de la maison, du jardin abandonné, projections du corps, de la matrice maternelle, ne cessent d'affleurer dans son oeuvre : sentiment de dérégulation reproché à la mère coupable de se laisser accaparer toujours par le dernier enfant. Quand il arrive, enfin, au Cambodge, il va d'abord l'appréhender sous ses angles les plus grimaçants (*Pompe et peine petite khmère* sous le pseudonyme de Guillaumin Sor, dans la collection Le Poulpe). Il poussera son voyage sentimental et littéraire au Vietnam, puis jusqu'en Chine, avec son *Marco Polo: mon vrai voyage en Chine* et *Stelle*, en écho à Victor Ségalen : l'Asie et ses femmes le renvoient encore aux yeux et aux cheveux noirs de sa mère...

Mais la poésie est là pour le sauver de toutes les trahisons, même de la première, pour lui donner la clef des villes et ouvrir une porte dans les impasses, mêmes khmères, mêmes rouges, (*Communizeum, poème : épique I*).

Il ne faut pas s'étonner qu'il écrive des romans à la manière de Flaubert : *La maison des fantômes*, son ouvrage en cours, et dont le titre définitif est encore en gésine, se déroule au Cambodge : là, des vivants sont en butte à l'hostilité d'esprits de morts sans sépulture sous le régime de Pol Pot : la maison peut-elle abriter des occupants " illégitimes " ? Nous attendons avec impatience la parution de ce livre qui promet de voir encore s'accomplir " un roman de poète ".

# Pages Libres

Tourmenté à Phnom Penh (2005) de Nicolas Finet

**Nicolas Finet** voyage assidûment en Asie orientale depuis deux bonnes décennies. Des rives chinoises de l'Amour jusqu'à l'équateur balinais, de la grande plaine birmane aux contreforts du Mont Fuji, il y a vécu toutes sortes d'histoires, tour à tour drôles, bizarres, ridicules, émouvantes dont il a fait le récit dans un petit recueil hors commerce paru en ce début d'année: **Le puéril jaune : Carnets d'un blanc-bec en Extrême-Orient**.

Si vous avez un jour parcouru une brochure touristique consacrée au Cambodge, on vous a forcément fait l'article : le sourire khmer. Le célèbre sourire khmer. Lumineux, fulgurant, imparable. Eh bien, tout est vrai. On n'exagère pas l'intensité renversante du présent. A chaque coin de rue, du soir au matin. Incroyable, éclatant, généreux. Chez tout un chacun. Comme une promesse de gentillesse et de bonheur, réitérée à l'infini. Les rares photos connues de Pol Pot, par exemple, le montrent presque toujours avec ce bon sourire-là.

Voilà bien qui me chagrine, voilà bien le mystère. D'où vient que les femmes et les hommes d'ici, éperdus de ce merveilleux sourire authentique et millénaire, aient collectivement signé, voilà une génération à peine, l'un des plus effarants masques de l'histoire humaine?

\*\*\*

Phnom Penh, avril 2005. Trente ans exactement après la silencieuse et funeste entrée des Khmers Rouges dans la capitale cambodgienne, Séra est de retour dans sa ville natale.

Séra est un talentueux auteur de bande dessinée, de ma génération. Il est métis, franco-cambodgien. On l'accueille ici, en ce printemps 2005, pour y présenter une partie de son travail dans le cadre d'une belle et grande exposition monographique que lui consacre le Centre culturel français.

Je l'y ai accompagné, à la fois par amitié, parce que son oeuvre m'intéresse, et parce que les hasards de ma vie vagabonde ont une fois de plus conduit mes pas au coeur de cette cité émouvante et terrible. Ni l'un ni l'autre, au fil de ces journées d'avril, ne savons très bien comment appréhender ce souvenir Khmer Rouge.

Car personne ici, au sein des institutions du Cambodge d'aujourd'hui, ne semble s'être vraiment soucié de "commémorer" le 17 avril 1975 et les évènements qui ont suivi.

Extrait de ce recueil, **Tourmenté à Phnom Penh (2005)** a été écrit en avril de cette année-là, alors que Nicolas "couvre" le séjour de l'artiste franco-cambodgien **Séra** à qui le Centre culturel français du Cambodge consacre une exposition dans le cadre du trentième et funeste anniversaire de la chute de Phnom Penh d'avril 1975.



**Nicolas Finet**

**Le puéril jaune: Carnets d'un blanc-bec en Extrême-Orient (I)**

Alfortville : Nicolas Finet, 2006 - 36 pages  
Edition hors commerce

Et pourtant, diffus et obsédant parce que toute la ville en porte toujours physiquement l'empreinte, le souvenir en est partout présent.

Bien sûr, on connaît l'Histoire et le déroulement des faits, tels que chercheurs et historiens les ont progressivement documentés. L'idéologie. Le contexte géopolitique de l'époque. La folie avérée d'une poignée d'individus. Le poids, peut-être prépondérant, d'une puissante pulsion de mort collective, que l'on dirait enkystée dans la longue histoire des Khmers.

Mais comment s'en contenter?

Comment parvenir à comprendre et décoder ce qui s'est passé *au juste* ?

Saisir, ne serait-ce qu'un instant, quel au-delà humain a bien pu se déployer ici?

Dans les environs de Siem Reap vers 1977/1978, au plus fort de la folie Khmer Rouge, les exécutants du régime, chargés de liquider les opposants, les traîtres et les déviants, interrompaient leur déjeuner pour aller tailler un morceau de branche de latanier. Puis, munis de cette branche, garnie naturellement de barbelures si dures qu'on l'appelle "la scie khmère", ils s'en allaient choisir l'un de leurs prisonniers du moment et le découpaient vif par le milieu de l'abdomen, d'un bon coup de scie khmère. Suite à quoi ils s'en retournaient tranquillement terminer leur repas. On ne me surprendrait pas en me révélant qu'ils arboraient aussi leur beau sourire.

# Pages Libres

Tourmenté à Phnom Penh (2005) de Nicolas Finet

Bien des années après mon premier séjour au Cambodge, après tant de voyages ici, je n'ai toujours pas éclairci l'énigme du sourire khmer.

Ce gentil monsieur tout simple qui vend des cigarettes à Séra pourrait-il avoir été l'un des bourreaux qui devançaient les désirs et les directives de Pol Pot, le "frère numéro un" ?

Ce jeune conducteur de moto, si timide, aurait-il pu être l'un de ces soldats désœuvrés qui jetaient en l'air des nourrissons pour les regarder, en retombant, s'embrocher sur leurs baïonnettes ?

Et cette très jeune fille, dans sa tenue d'écolière si sage, pourrait-elle un jour, devenue adulte, avoir l'idée de se servir de la scie khmère contre celles et ceux qui ne lui reviennent pas ?

Je n'ai pas la réponse à aucune de ces questions. Je ne l'aurai jamais.

Mais j'aime assez ce pays et ses habitants pour essayer d'y utiliser à bon escient le témoignage de mes sens.

A Phnom Penh en 2005, en dépit de tous les progrès accomplis au cours de la dernière décennie - et ils sont nombreux -, j'ai revu les mêmes bataillons de malheureux broyés par la misère. Et juste sur le trottoir d'en face, j'ai vu aussi s'étaler complaisamment la corruption, les palais, les 4x4 flambant neufs et les gardes du corps des hauts fonctionnaires et du personnel politique local, acharnés à se payer sur la bête avec une avidité, un sentiment d'impunité et une absence de scrupules qui parviendraient presque à faire honte aux plus dévoyés des dirigeants africains. Exactement comme dans le Cambodge des années 60 et 70.

Objectivement, cela s'appelle recréer les conditions d'émergence d'une nouvelle catastrophe. Car dans le même temps, toujours dans le Cambodge d'aujourd'hui où la moitié de la population a moins de quinze ans, deux cent mille jeunes adultes arrivent tous les ans sur le marché du travail, pratiquement sans aucun espoir de décrocher un "vrai" boulot, quel qu'il soit. La plupart de ces jeunes, compte tenu des déficiences du système éducatif, n'ont aucune connaissance du sanglant épisode Khmer Rouge. Aucune. Mais ils sauraient très bien, en revanche, de quelle manière se mettre en colère pour de bon, et le manifester violemment.

Essayons juste de garder le sourire, après ça.

Journaliste, scénariste, auteur, **Nicolas Finet** est né le 24 juillet 1959. Il a débuté son parcours dans la presse et les médias en 1982. Ses nombreuses activités lui ont permis d'aborder la plupart des spécialités du journalisme et du reportage : reporter, chroniqueur, chef d'édition, rédacteur en chef. En un peu plus de vingt ans, il a voyagé et travaillé dans une cinquantaine de pays, avec une prédilection pour l'Asie orientale. Il est membre du Comité de Sélection du Festival International de la Bande Dessinée d'Angoulême.



Dans le monde de l'édition, Nicolas Finet a signé une douzaine d'ouvrages, seul ou dans le cadre de réalisations collectives :

- Dan Star contre l'univers (dessin Corriger, Sorg, 1987)
- Mémoire Vierge : Le chant des Autres (dessin Corriger, Delcourt, 1991)
- Amicalement vôtre (collectif, Editions Huitième Art, 1992)
- Les Grandes Séries Britanniques (collectif, Editions Huitième Art, 1994)
- Les Grandes Séries Américaines de 1970 à nos jours (collectif, Editions Huitième Art, 1996)
- Guide Mondeos : Etats-Unis Ouest (1999)
- Maîtres de la bande dessinée européenne - François Schuiten, Moebius, Sydney Jordan, Philippe Druillet, Enki Bilal : les maîtres des autres mondes (collectif, Bibliothèque Nationale de France / Editions du Seuil, 2000)
- Guide Mondeos : New York (2000)
- Guide Mondeos : Cambodge et Laos (2001)
- Montagnes du monde - Le Fuji San, Les Huangshan (collectif, Géo / Solar, 2003)
- (À Suivre) 1978 - 1997 Une aventure en bandes dessinées (Casterman, 2004)
- Fleuves du monde - Le Yangzi Jiang, L'Irrawady (collectif, Géo / Solar, 2004)
- Le Pueril Jaune - Carnets d'un blanc-bec en Extrême-Orient (édité à compte d'auteur, tirage hors commerce limité à 500 ex., janvier 2006)
- No Art - Dix ans de tôle (monographie, N2 Publishing / Art dans la ville, à paraître, 2006)
- Les routes mythiques - La route de Gengis Khan (collectif, Géo / Solar, à paraître, 2006)

Sans autre prétention que celle de faire partager le plaisir de lire, **La Lettre du Mékong** est une petite revue littéraire électronique - indépendante et sans but lucratif - qui se veut d'abord un outil bibliographique : permettre à ses lecteurs de suivre l'actualité de l'édition française sur le Cambodge, le Vietnam, le Laos, l'ex-Indochine française, et plus largement l'Asie du Sud-Est. Fruit d'une subjectivité revendiquée et assumée par son comité éditorial, elle propose chaque mois chroniques de livres et portraits d'écrivains, textes inédits ou libres de droit. Elle s'efforce notamment de faire (re)découvrir certains textes de cette "littérature indochinoise" négligée par l'édition, partiellement tombée dans le domaine public, en même temps - semble-t-il - que dans l'oubli... Elle se veut enfin un lieu d'expression littéraire et de diffusion ouvert à tous les écrivains francophones vivant actuellement dans cette région, confirmés ou débutants, qui souhaitent faire découvrir leurs textes (extraits de romans ou de pièces de théâtre, nouvelles, poésies, chansons, essais, récits, bandes dessinées, chroniques, etc.)... **La Lettre du Mékong** se veut avant tout une passerelle entre écrivains et passionnés de littérature dont les traits d'union seraient la langue française et l'Asie du Sud-Est.

## Pour s'abonner à La Lettre du Mékong

Pour pouvoir lire **La Lettre du Mékong** diffusée sous la forme d'un fichier au format PDF, il est nécessaire que votre poste informatique soit équipé du logiciel Acrobat reader. Si vous ne disposez pas du standard Acrobat reader, téléchargez-le gratuitement sur [www.adobe.fr/products/acrobat/readstep.html](http://www.adobe.fr/products/acrobat/readstep.html)

L'abonnement est **gratuit**. Pour recevoir La Lettre du Mékong : il vous suffit de vous abonner en envoyant un message à l'adresse suivante : [editionducargo@yahoo.fr](mailto:editionducargo@yahoo.fr)

## Pour envoyer vos textes à La Lettre du Mékong

L'envoi de textes à la revue doit être effectué par messagerie électronique (texte attaché en format Word) avant le 15 de chaque mois à l'adresse suivante: [editionducargo@yahoo.fr](mailto:editionducargo@yahoo.fr).

La revue s'engage à en accuser réception. L'envoi de textes par cette voie vaut autorisation de l'auteur à leur publication sans contrepartie financière d'aucune sorte. Le comité éditorial de la revue se réserve le droit de sélectionner parmi ces envois les textes qui correspondent à la ligne éditoriale de la Lettre du Mékong.

## Pour recevoir les précédents numéros de La Lettre du Mékong

Il vous suffit d'en faire la demande par message électronique à l'adresse suivante: [editionducargo@yahoo.fr](mailto:editionducargo@yahoo.fr)

**La Lettre du Mékong**  
Phnom Penh - Cambodge  
[editionducargo@yahoo.fr](mailto:editionducargo@yahoo.fr)

Comité éditorial: Pierre Andricq - Jean-Jacques Donard  
Maria Angélès Garcia  
Contributions: Nicolas Finet  
Mise en page : Pierre Andricq  
Diffusion électronique: 122 exemplaires

## Numéros disponibles:

**N°1 - février 2006**

Nouveautés sur le Cambodge

Nouveautés sur le Vietnam

Nouveautés sur le Laos

Autres nouveautés

Le livre du mois : *Propos d'un intoxiqué* de Jules Boissière par Pierre Andricq

Texte intégral : *Trois journées de guerre en Annam* de Pierre Loti (1<sup>ère</sup> partie)

Poésies : Ho Xuan Huong - Maria de los Angélès

Portrait d'écrivain : Nantarayao Samputho par Maria Angélès Garcia

